



HAL
open science

Entre littérature, science et politique : les oeuvres alchimiques de Thomas Norton et George Ripley

Aude Mairey

► **To cite this version:**

Aude Mairey. Entre littérature, science et politique : les oeuvres alchimiques de Thomas Norton et George Ripley. *Revue historique*, 2011, 658 (2), pp.243-263. halshs-02391945

HAL Id: halshs-02391945

<https://shs.hal.science/halshs-02391945v1>

Submitted on 3 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entre littérature, science et politique : les œuvres alchimiques de Thomas Norton et George Ripley

« Et ne soyez pas surpris, seigneurs ou amis, que cette si noble science, comme les hommes appellent cet art, soit ici exposée dans un anglais rude et insipide. »¹

Thomas Norton n'est pas, au XV^e siècle, le seul à priser la « si noble science » de l'alchimie, qui connaît en ce siècle une grande faveur parmi les gens instruits. Son texte, *The Ordinal of Alchimy* (1477), comme celui de George Ripley *The Compound of Alchimy* (1471)², tous deux composés à l'intention d'Édouard IV d'York (1461-1470 et 1471-1483), font partie des témoins anglais les plus reconnus de cet engouement. Curieusement, ils n'ont pourtant suscité que peu d'études. Les rares qui leur sont consacrées se sont surtout employées à démontrer le caractère pseudoscientifique de l'alchimie. De ce fait, ces œuvres ont généralement fait l'objet d'une large dévalorisation, ayant été considérées comme des textes de bien piètre qualité scientifique³, d'autant que s'ils [p. 244] se présentent sous forme de traités, ils adoptent une forme poétique, brouillant ainsi les classifications. Or, ce jugement obscurcit l'analyse d'œuvres complexes qui présentent bien d'autres intérêts si elles sont replacées dans le cadre du fonctionnement et des transformations de la culture écrite anglaise de la fin du Moyen Âge. Leurs prologues, en particulier, abordent directement et indirectement des questions cruciales sur les notions de littérature, de langage et de connaissance, mais aussi le rapport de ces deux auteurs au pouvoir. Ils sont d'autant plus intéressants qu'ils offrent deux perspectives différentes, celle d'un laïc, Thomas Norton, et celle d'un clerc, George Ripley. Pourquoi et comment, en effet, transmettre une discipline située à la croisée de la science et des arts, et dont l'une des caractéristiques majeures est le secret, sous une forme poétique et dans une langue vernaculaire accessible ? Quelles sont, en outre, les implications de cette transmission, pour les laïcs cultivés à qui s'adressent notamment ces textes, mais aussi pour le prince, à qui sont d'abord destinés ces traités poétiques et qui doit parvenir à réaliser l'alchimie du pouvoir ? Ainsi ces œuvres invitent-elles à explorer l'entrelacement des chemins qui caractérisent la culture médiévale.

¹ *Thomas Norton's Ordinal of Alchimy*, John Reidy éd., Londres, Oxford University Press, 1975 (Early English Text Society, o.s. 272), vers 3087-3089 : « And Mervaille not lordis, ne ye frendis all,/ Whi so noble science as all men this arte call/ Is here sett owte in englishe blonte & rude. »

Tous mes remerciements vont à Élisabeth Mornet, Christine Ducourtieux et François Foronda pour leurs relectures et suggestions attentives.

² *George Ripley's Compound of Alchimy*, Stanton J. Linden éd., Aldershot, Ashgate, 2001 (il s'agit en fait de l'édition de la version imprimée en 1591).

³ Voir Lynn Thorndike, *A History of Magic and Experimental Science*, vol. IV, *Fourteenth and Fifteenth Centuries*, New York et Londres, Macmillan, 1934. Cet ouvrage est certes ancien, mais fait encore référence ; les remarques de l'auteur à l'égard de Ripley sont particulièrement acerbes : « His poems are in general a rehash of previous alchemical commonplace... I must say that I have found Ripley very stupid and tiresome. » (p. 352)

De l'art de la transformation

L'alchimie incarne par nature la transformation ; celle, d'abord, des métaux basiques sur les métaux nobles⁴ ; celle, surtout au XVI^e siècle, de l'alchimiste lui-même⁵. Ainsi cette discipline navigue-t-elle dans des eaux épistémologiquement instables. C'est une science, constituée par un corpus d'autorités, d'origine arabe pour l'essentiel mais influencé par la pensée grecque, transmis lors de la grande vague de traductions du XII^e siècle⁶. Les auteurs arabes les plus renommés [p. 245] en ce domaine sont Géber (Jabir ibn Hayyan) et Razi (Abu Bakr Mohammad ibn Zakariya al Razi). Aux XIII^e et XIV^e siècles, ce corpus est enrichi par des clercs occidentaux, notamment : Michel Scot, Albert le Grand et Roger Bacon. Raymond Lulle, pour sa part, n'a pas écrit de texte alchimique ; de nombreux textes lui ont pourtant été attribués et plusieurs alchimistes du XV^e siècle, dont George Ripley, se sont appuyés sur ce corpus de textes pseudolulliens⁷. Nicolas Flamel n'était pas non plus un alchimiste, bien que l'imaginaire occidental le considère comme tel encore aujourd'hui⁸. De manière générale, les attributions fantaisistes sont nombreuses : dans sa liste d'autorités, Thomas Norton cite par exemple Merlin ou Hermès Trismégiste, ce dernier constituant la figure fondatrice – mais obscure ! – de l'alchimie. Car si cette dernière possède un marqueur scientifique fort, elle apparaît cependant aux confluent de la pensée magique cultivant le secret et la rationalité.

Cette dimension occulte, qui la rend proche de la magie⁹, a empêché la science alchimique de gagner ses galons universitaires. Pour une partie du clergé, elle ne constitue qu'une manifestation d'orgueil, car son dessein est d'améliorer l'œuvre divine par des artifices humains. Certains composent donc de virulents traités, comme le *Directorium Inquisitorium* (1376) de l'inquisiteur Nicolas Eymeric¹⁰. Une autre accusation, courante et plus pragmatique, concerne le faux-monnayage. De ce fait, l'institution ecclésiastique régleme l'usage de l'alchimie dès le début du XIV^e siècle. La bulle de Jean XXII datée de 1317 (*Spondent quas non exhibent*) impose notamment de

⁴ La définition la plus courante de l'alchimie, selon Robert Halleux, est « l'art et la science de transformer les métaux basiques en métaux nobles, l'argent et l'or » (R. Halleux, *Alchemy, Dictionary of the Middle Ages*, vol. I, Joseph Strayer (éd.), New York, Scribner's Sons, 1982-, p. 134-140, p. 134). Elle concorde avec l'étymologie probable du terme qui fait dériver *alchimia* de *al* (l'article arabe) et de *chemia*, mot grec venant de *cheo* qui signifie fondre. Voir aussi *Id.*, *Les Textes alchimiques*, Turnhout, 1972 (Typologie des sources occidentales du Moyen Âge, 32) et David C. Lindberg, *The Beginnings of Western Science*, Chicago, University of Chicago Press, 1992.

⁵ Sur cette question, qui soulève aussi le problème de la christianisation de l'alchimie, voir Antoine Calvet, *L'alchimie médiévale est-elle une science chrétienne ?*, *Les Dossiers du Grihl, Libertinage, athéisme, irréligion*. Essais et bibliographie, mis en ligne le 3 septembre 2007 (url : <http://dossiersgrihl.revues.org/document321.html>).

⁶ Sur ces dernières, voir Jean-Philippe Genet, *La Mutation de l'éducation et de la culture médiévales*, 2 vol., Paris, Serli Harslan, 1999, vol. I, p. 91 sq.

⁷ Voir Michela Pereira, *The Alchemical Corpus Attributed to Raymond Lull*, Londres, Institute of Warburg, 1989.

⁸ Ainsi fait-il une apparition remarquée dans l'œuvre de J. K. Rowling et en particulier dans *Harry Potter and the Philosopher's Stone*, Londres, Bloomsbury, 1997.

⁹ Sur cette dernière, voir Jean-Patrice Boudet, *Entre science et nigromancie. astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XII^e-XV^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006.

¹⁰ Voir Sylvain Matton, *Le traité contre les alchimistes de Nicolas Eymeric*, *Chrysopaia*, I, 1987, p. 93-136.

sévères restrictions à la pratique de l'alchimie, qui est, de plus, totalement interdite aux franciscains et aux dominicains¹¹.

L'alchimie a aussi l'inconvénient de se situer à la frontière entre la science et l'art – au sens médiéval du terme, qui renvoie à une pratique –, alors que ces deux domaines se doivent d'être bien délimités, comme en témoigne la stricte séparation entre arts libéraux et arts mécaniques qui subsiste dans de nombreux traités portant sur ces questions. Nombreux sont les universitaires qui font alors preuve d'un souverain mépris envers tout ce qui relève de la technique et [p. 246] des applications scientifiques ou qui, à tout le moins, sont réticents à l'idée d'inscrire les arts mécaniques dans un schéma épistémologique global¹². Toutefois, cette distinction est moins opératoire dans les domaines culturels en marge de l'université comme la littérature ou les traités scientifiques en langue vernaculaire. Dans ce cadre, l'alchimie représente en quelque sorte le parangon de ce flou artistique. Comme le rappelle Lee Patterson, « l'alchimie fonctionnait au Moyen Âge comme l'un des lieux où une théorie sophistiquée et cohérente était alliée au pragmatisme de l'atelier »¹³, d'autant que si la transformation des métaux peut être accomplie, selon les alchimistes, grâce à la pierre philosophale ou à l'élixir de transmutation, elle nécessite cependant d'avoir effectué de nombreuses recherches sur la chimie des éléments, utiles notamment pour le travail des métaux.

La vulgarisation alchimique apparaît relativement tôt en Occident. C'est au XIV^e siècle qu'apparaissent des textes en langue vernaculaire, qui se font plus nombreux au XV^e siècle, notamment en Catalogne, en France (on peut citer la *Fontaine des amoureux de science* de Jean de la Fontaine, écrit en 1413) ou en Allemagne¹⁴. En ce qui concerne l'Angleterre, il subsiste une cinquantaine de textes alchimiques en langue vernaculaire composés au XV^e siècle ; les textes de Norton et de Ripley n'en sont que les plus célèbres¹⁵. Cette popularité de l'alchimie tient autant à des facteurs culturels que politiques. D'un point de vue culturel, elle s'inscrit dans un mouvement beaucoup plus général de transmission scientifique : le cadre de cette dernière est celui d'une

¹¹ Voir Will H. Ogrinc, *Western Society and Alchemy, 1200-1500*, *Journal of Medieval History*, VI, 1980, p. 103-132, p. 114-117.

¹² Voir à ce sujet l'article de Serge Lusignan, *La lettre et le travail : l'impossible point de rencontre des arts mécaniques au Moyen Âge*, dans *Le Travail au Moyen Âge*, Jacqueline Hamesse et Colette Muraille-Samaran éd., Louvain-la-Neuve, Institut d'études médiévales, 1990, p. 129-140. Vincent de Beauvais, qui consacre 28 chapitres à l'alchimie dans le livre 11 de la deuxième partie du *Speculum maius*, le fait d'ailleurs dans le cadre de la description des arts mécaniques : voir Will H. Ogrinc, « *Western Society and Alchemy* », art. cité, p. 105.

¹³ Lee Patterson, *Perpetual Motion: Alchemy and the Technology of the Self*, *Studies in the Age of Chaucer*, 15, 1993, p. 25-57 : « Alchemy did function in the Middle Ages as one of the places where a sophisticated and coherent physical theory was allied to the pragmatism of the workshop. » (p. 48)

¹⁴ Voir Michela Pereira, *Alchemy and the Use of Vernacular Languages in the Late Middle Ages*, *Speculum*, 74/2, 1999, p. 336-356.

¹⁵ Une liste de ces textes est donnée dans George Reiser, *A Manual of Middle English Writing, 1050-1500*, vol. X, *Works of science and information*, New Haven, Connecticut Academy of Arts and Sciences, 1998.

préoccupation profondément pragmatique, comme le soutient notamment Peter Murray-Jones :

« De nombreux hommes et femmes du XV^e siècle considéraient d’abord la science comme une source d’information écrite qui pouvait les aider à obtenir des effets pratiques sur le monde. Le mot-clé ici – le mot latin utilisé à l’époque – est *opus* ou *operatio*, l’accomplissement de tâches pratiques de manière [p. 247] prescrite par les autorités écrites. »¹⁶

Murray-Jones s’appuie surtout sur des exemples médicaux, mais il insiste sur le fait que le raisonnement est également valable pour l’alchimie et l’astrologie – ces trois disciplines étant étroitement liées. De fait, les manuscrits de recettes, les almanachs, les calendriers et autres textes du même genre, en anglais, sont conservés en grand nombre.

Les préoccupations des contemporains sont d’abord d’ordre pratique – comment soigner, comment prévoir le temps... Mais les facteurs de cette attraction apparaissent également politiques. Les princes s’intéressent à l’alchimie pour des raisons qu’il est aisé de deviner : l’idée qu’il est possible de produire de l’or à volonté ne peut que s’avérer attractive... Ils ont donc manifesté assez rapidement le souci de contrôler la pratique de l’alchimie ; la position des rois anglais est à cet égard significative. Alors qu’au XIV^e siècle, Édouard III et Richard II semblent avoir plutôt encouragé la pratique de l’alchimie, Henri IV la proscriit en 1403, de peur qu’une trop grande quantité de fausse monnaie ne circule. Un alchimiste anglais, William Morton, est même condamné en 1419 (il est cependant gracié par la suite). Dans la dernière période de la guerre de Cent Ans, toutefois, l’alchimie est à nouveau à l’honneur et utilisée comme une véritable arme politique. À partir de 1436, Henri VI fait publier une série de décrets qui encouragent sa pratique et accorde des privilèges royaux à plusieurs alchimistes dans les années 1440. Dans le même temps, une commission est créée en 1452 pour s’occuper de ceux qui pratiquent l’alchimie sans licence, car un contrôle s’avère évidemment nécessaire. L’alchimie est bien conçue comme une arme, en temps de guerre : l’Angleterre inonde l’Écosse et la France de monnaie alchimique, dans le dessein de déstabiliser leur économie – ce qui provoque des réactions virulentes de la part des pays concernés. Édouard IV ne change pas de politique et, selon Jonathan Hughes, son engouement pour l’alchimie dépasse grandement ces considérations matérielles et politiques¹⁷. Le roi aurait en effet intégré l’alchimie dans son arsenal symbolique de légitimation de la conquête du pouvoir. Selon Hughes, les alchimistes proches d’Édouard IV, à commencer par Georges Ripley, auraient joué un rôle crucial dans le façonnement de la légitimation symbolique de la dynastie yorkiste et, [p. 248] au-delà, auraient eu un impact essentiel sur tout le règne, en transformant en quelque sorte l’alchimie en catalyseur de tous les mythes et symboles à

¹⁶ Peter Murray Jones, *Information and Science*, dans *Fifteenth-Century Attitudes. Perceptions of Society in Late Medieval England*, Rosemary Horrox éd., Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 97-111 : « Many fifteenth-century men and women regarded science primarily as a source of written information which would help them achieve practical results in the world. The key word here – the Latin word used at the time – is *opus* or *operatio*, the performance of practical tasks in ways prescribed by written activities. » (p. 100)

¹⁷ Jonathan Hughes, *Arthurian Myths and Alchemy. The Kingship of Edward IV*, Stroud, Sutton Publishing, 2002.

disposition de la dynastie. Il est peut-être exagéré de soutenir que l'alchimie a été le fondement du règne d'Édouard. Néanmoins, il est certain que les alchimistes sont alors bien accueillis à la Cour et qu'ils contribuent aux réflexions intellectuelles de l'époque. Les dédicaces au roi des traités poétiques de Ripley et de Norton peuvent être interprétées dans ce cadre. Cela explique peut-être aussi pourquoi, au-delà des aspects symboliques, ces auteurs proposent, dans leurs œuvres, une véritable réflexion sur le bon gouvernement. Or, cette réflexion s'insère dans un mouvement plus large : elle est présente dans de nombreux types de textes – traités, pamphlets, mais aussi poèmes, chroniques... En ces temps incertains de stabilisation liée à la guerre civile des années 1450-1460, le gouvernement et le bien commun sont au cœur des préoccupations de nombreux sujets du royaume¹⁸.

Des synthèses poétiques en anglais

Nos auteurs ont tous deux fréquenté la Cour d'Édouard IV, mais ils présentent des différences notables. La carrière de Georges Ripley est assez mal connue ; les rares informations proviennent de ce que lui-même a bien voulu laisser filtrer. Il naît vers 1415 dans une famille de la petite et moyenne noblesse, la *gentry*, du Yorkshire. Il aurait effectué de nombreux voyages, avant et après être devenu chanoine régulier (augustin) à Bridlington, toujours dans le Yorkshire. Il serait peut-être entré chez les Carmes vers la fin de sa vie et meurt aux alentours de 1488. Ripley est donc un clerc régulier. Selon Jonathan Hughes, il est d'abord au service de Georges Neville, archevêque d'York et apparemment féru d'alchimie, avant de rejoindre la *household* d'Édouard IV lui-même, en tant que médecin¹⁹. Le *Compound of Alchemy*, qui date de 1471, n'est pas le seul texte de Ripley, qui a écrit d'autres traités alchimiques, ainsi qu'une *Épître à Édouard IV* reprenant un certain nombre de thèmes du *Compound*. Mais ce dernier est de loin le plus célèbre. Il est conservé dans 25 manuscrits, dont une dizaine de la fin [p. 249] du XV^e et du début du XVI^e siècle ; il est également imprimé en 1591. Le texte connaît donc une réception étalée sur plusieurs siècles.

Thomas Norton, pour sa part, est un laïc, également membre de la *gentry*. Né vers 1433 à Bristol ou dans les environs, sa carrière est un peu chaotique, et ses relations avec sa famille, qui considère ses activités alchimiques d'un mauvais œil, tendues. Il occupe cependant un certain nombre de fonctions administratives importantes et il est probablement, comme Ripley, membre de la *household* du roi²⁰. Il dédie en tout cas son traité, *The Ordinal of Alchemy*, à Édouard en 1477,

¹⁸ C'est ce que les historiens ont appelé les guerres des Roses, rose blanche des Lancastre et rose rouge d'York. Voir, parmi une abondante bibliographie, *The Wars of the Roses*, Anthony Pollard éd., Basingstoke, 1995 ; Aude Mairey, *Richard III*, à paraître aux éditions Ellipses.

¹⁹ Jonathan Hughes, *Arthurian Myths and Alchemy*, *op. cit.*, p. 56-57.

²⁰ Sur ces *gentlemen* alchimistes, voir Gilbert Bogner, *Alchemists, Pirates and Pilgrims : towards a Revised Model of*

traité qui subsiste dans une trentaine de manuscrits, dont une dizaine pour la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle. La réception de l'*Ordinal* suit les mêmes lignes que celle du *Compound*.

Les deux œuvres se présentent comme des synthèses traitant de tous les aspects de la discipline alchimique – leurs titres mêmes le prouvent : *Compendium* pour l'un, *Ordinaire* pour l'autre, en référence à l'ordinaire de la messe. En pratique, cependant, la présentation diffère quelque peu : Ripley insiste surtout sur les nombreuses opérations permettant d'aboutir à la transformation du métal en or, tandis que Norton présente un panorama plus vaste, en partant des origines de l'alchimie et en abordant aussi bien ses modalités théoriques que pratiques. Ces différences d'approche se reflètent dans leurs prologues. Celui de Ripley se divise en deux parties : dans le prologue proprement dit, le clerc exhorte le roi à bien se conduire, à éviter le péché et à faire bon usage des secrets dévoilés. Dans la préface, il se présente et insiste sur la nature et la constitution de la pierre philosophale, puis résume son traité. Norton, pour sa part, insiste davantage sur la justification et la validité de son œuvre ainsi que sur le public auquel il s'adresse.

Georges Ripley et Thomas Norton ont en revanche tous deux choisi d'adopter pour leurs traités une forme poétique, ce qui contribue à brouiller les pistes concernant la définition précise du genre de leurs œuvres. Cela apparaît d'autant plus étonnant au premier abord que la plupart des textes scientifiques sont, au XV^e siècle, écrits en prose. De manière générale, de nombreux écrivains considèrent en effet que la prose forme le médium le plus approprié pour transmettre un contenu sérieux, didactique, scientifique ou philosophique. À la fin du XIV^e siècle, Thomas Usk a résumé admirablement cette [p. 250] position dans son *Testament of Love*, un traité fortement influencé par la *Consolatio philosophiae* de Boèce :

« De nombreuses gens aux oreilles grandes ouvertes sont tant happés par les délices des chansons et des rimes parées de couleurs habilement combinées qu'ils ne prêtent pas ou peu d'attention à la teneur – bonne ou mauvaise – du sens. »²¹

La forme poétique ne disparaît pas pour autant ; les traités de bonne conduite, par exemple, sont encore régulièrement composés en vers, du fait notamment des vertus mnémotechniques de ce dernier. Mais il est peu vraisemblable que cette dimension ait présidé au choix de nos deux auteurs. D'une part, le contenu de ces traités complexes est bien loin de la simplicité proverbiale des manuels de comportement ; d'autre part, l'élaboration même de la versification fait l'objet de

English Knighthood in the Lancastrian Era, *The Ricardian*, 16, 2006, p. 100-112, qui retrace le parcours de certains de ceux qui ont obtenu une licence pour pratiquer l'alchimie en 1446 et qui note à propos de Sir Thomas Ashton : « [he] is a perfect example of a knight who chose to pursue an activity that was uncommon and unconventional for one of his rank. » (p. 102)

²¹ Thomas Usk, *The Testament of Love*, R. Allen Shoaf éd., Kalamazoo, Medieval Institute Publications, 1998 (en ligne sur le site Teams : <http://www.lib.rochester.edu/camelot/teams/uskframp.htm>), l. 1-3 : « Many men there ben that with eeres openly sprad so moche swalowen the delyciousnesse of jestes and of ryme by queynt knyttyng coloures that of the goodnesse or of the badnesse of the sentence take they lytel hede or els none. »

grandes attentions, en particulier de la part de Ripley. Ce dernier emploie en effet la rime royale, une des formes versifiées favorites de Geoffrey Chaucer, devenu une figure mythique dans le courant du XV^e siècle et à coup sûr un modèle pour Ripley. La rime royale constitue donc, au XV^e siècle, le *nec plus ultra* de l'expression poétique. L'éditeur du *Compound*, Stanton Linden, en conclut que Ripley souhaite ainsi être davantage pris au sérieux²². À notre sens, et compte tenu du fait que ce côté « sérieux » est plutôt à ranger du côté de la prose, Ripley écrit en rime royale afin d'intégrer son traité dans le cadre de la poésie de cour, agréable au prince, dont Chaucer représente l'ultime incarnation. Cela n'est pas incompatible avec la transmission du savoir, dans la mesure où la prose n'a pas encore complètement étouffé la tradition de la poésie didactique. On trouve encore, par exemple, des miroirs au prince composés en vers, tel *The Active Policy of a Prince* de George Ashby (vers 1470) qui se réclame de Chaucer, mais aussi de John Gower et de John Lydgate, autres poètes anglais très considérés au XV^e siècle²³.

Un autre facteur doit cependant être pris en compte, que l'alchimie ne partage pas avec d'autres sciences. De manière générale, en effet, les rapports entre poésie et alchimie sont étroits depuis au moins [p. 251] la seconde moitié du XIII^e siècle, lorsque Jean de Meung expose les principes essentiels de l'alchimie dans son *Roman de la Rose* (vers 16083 et suivants)²⁴. En Angleterre, un siècle plus tard, Chaucer lui-même met l'alchimie en scène dans les *Contes de Canterbury*²⁵, tandis que son contemporain John Gower prodigue un long développement sur ce thème dans son poème fleuve, la *Confessio amantis*²⁶. Les poètes sont parfois critiques à l'égard de l'alchimie²⁷, mais la fascination qu'elle exerce sur certains d'entre eux est indéniable²⁸. Réciproquement, l'attrait de certains auteurs alchimistes pour la versification est lié, sans doute, à une certaine communauté de nature entre poésie et alchimie : dans les deux cas existe un goût prononcé pour l'image et pour la métaphore, comme le souligne d'ailleurs Thomas Norton dans le prologue de l'*Ordinal* :

« Tous les maîtres qui ont écrit sur cette œuvre remarquable ont fait des livres bien obscurs pour la plupart des gens, avec poèmes, paraboles et autres métaphores, qui causent peine et souffrance aux

²² Ripley's *Compound*, *op. cit.*, p. XLVI : « Ripley's choice of rhyme royal for the *Compound of Alchemy* indicates that he considered his work to be serious, important, and worthy of expression in a lofty poetic form; equally, he might have hoped that his audience would regard it with the same dignity and reverence that were accorded to Chaucer's poetry. »

²³ *George Ashby's Poems*, Mary Bateson éd., Londres, 1899 (Early English Text Society, e.s. 76).

²⁴ Voir Pierre-Yves Badel, *Lectures alchimiques du Roman de la Rose, Chrysopaëia*, V, 1992-1993, p. 173-190.

²⁵ Dans le conte de l'Assistant du Chanoine (*Les Contes de Canterbury*, André Crépin trad., Paris, Folio, 2000, p. 553-579).

²⁶ John Gower, *Confessio amantis*, livre IV, vers 2457-2632, Russell A. Peck éd., Kalamazoo, Medieval Institute Publications, 2003 (en ligne : <http://www.lib.rochester.edu/camelot/teams/cav2b4f.htm>).

²⁷ Dante place les alchimistes dans la dixième fosse du huitième cercle de l'*Enfer*, avec les faussaires (chant xxix, vers 109-139).

²⁸ Voir Suzanne Thiolier-Méjan, *L'alchimiste dans la littérature médiévale vernaculaire : étude de quelques cas*, dans *Alchimies. Occident-Orient*, Claire Kappier et Suzanne Thiolier-Méjean éd., Paris, L'Harmattan, 2006, p. 89-126.

érudits. »²⁹

La complexité des facteurs présidant au choix de la forme d'un texte est extrême dans le cas de ces traités poétiques sur la science alchimique. Mais ces derniers soulignent, une fois de plus, la porosité des genres et des formes littéraires de la fin du Moyen Âge, qui résistent souvent à toute catégorisation abrupte.

Le choix de l'anglais s'explique plus aisément dans la seconde moitié du XV^e siècle, sans pour autant constituer une évidence au sein d'un paysage linguistique complexe, où s'entremêlent trois langues, le latin, le français et l'anglais. Cette dernière ne se développe que dans le courant du XIV^e siècle, pour de nombreuses raisons (socio-culturelles, politiques, religieuses) qui ont déjà été évoquées ailleurs³⁰. Peu à peu, par le biais d'œuvres originales (les grands noms de la littérature anglaise de cette période – Geoffrey Chaucer, John Gower, [p. 252] William Langland, Thomas Hoccleve ou John Lydgate – ne constituant que la partie émergée de l'iceberg), mais aussi, et peut-être surtout, par celui de nombreuses traductions, l'anglais investit des champs jusque-là réservés à la langue savante par excellence, le latin, et dans une moindre mesure à la langue politique, le français. Linda Voigts estime, en particulier, que la vernacularisation du champ scientifique est achevée vers 1475, à peu près au moment, donc, où Ripley et Norton composent leurs traités³¹. De ce fait, les justifications de l'emploi de cette langue, presque systématiques au XIV^e et dans la première moitié du XV^e siècle, deviennent plus rares, sans disparaître complètement. Alors que Ripley se désintéresse de la question, Norton consacre une partie de son épilogue à la justification de ses choix linguistiques, en demandant à ses lecteurs de ne pas s'étonner si son poème est écrit en anglais, et en particulier en anglais « rude et insipide » (« blonte & rude », vers 3089). Cette formule classique ne relève pourtant pas uniquement de la *captatio benevolentiae* : si Norton ressent le besoin de se justifier, c'est parce qu'il s'adresse à un public plus large que celui de Ripley³².

Des auteurs entre un public et une audience

Depuis quelques décennies, de nombreux chercheurs anglo-saxons ont très justement établi une distinction entre le public et l'audience, telle que l'a définie Anne Middleton, selon laquelle

²⁹ Norton's *Ordinal*, vers 61-64 : « Al mastirs which write of this soleyne werke,/ Thei made theire bokis to many men ful derk,/ In poyses, parabols, & in metaphoris alle-so,/ Which to sco- lers causith peyne and wo... »

³⁰ Voir Aude Mairey, *Une Angleterre entre rêve et réalité. Littérature et société en Angleterre au XIV^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007, p. 33-36 et *Id.*, *Multilinguisme et code-switching en Angleterre à la fin du Moyen Âge. Une approche historiographique*, à paraître.

³¹ Linda Voigts, *Multitudes of Middle English Medical Manuscripts, or the Englishing of Science and Medicine*, dans *Manuscripts Sources of Medieval Medicine*, Margaret Schleissner éd., New York et Londres, Garland Publishing, 1995, p. 183-195.

³² Il faut noter, cependant, la présence d'une courte préface en latin au début du traité de Norton, adressée plus spécifiquement au roi.

l'audience est « le lectorat attesté par des preuves » et le public, « le lectorat imaginé et posé par l'écrivain »³³. Cette distinction paraît fort pertinente en ce qui concerne nos deux auteurs, qui ont une conception bien différente de leur public. Georges Ripley s'adresse exclusivement au roi et lui enjoint à maintes reprises de garder le secret de ses révélations : « Garde-les cachées et prie pour moi. Veille à en faire bon usage pour le plaisir de Dieu. Autant que tu le peux, fais le bien avec eux... »³⁴ [p. 253] Nous sommes là dans une culture du secret, même si en pratique l'auteur n'a pas empêché la diffusion de son texte puisque des manuscrits contemporains subsistent.

En revanche, si Norton commence par s'adresser au roi en latin, il dresse dès le début de son prologue en anglais une définition plus précise et plus large du public auquel il s'adresse :

« Ce livre est écrit pour l'honneur du Dieu unique en trois personnes, afin que les laïcs puissent le voir, ainsi que les clercs, après ma mort [...]. Si tu cherches des gens qui dirigent leur inclination pour l'alchimie par appétit de richesse et par avidité, tu en trouveras dans tous les états présents dans l'humanité, tels les papes et les cardinaux de haut rang, les archevêques et les évêques de haut rang, les abbés et les prieurs en religion, les frères, les ermites et de nombreux prêtres ; tels les rois, les princes et les grands seigneurs de sang – car chaque état recherche la richesse. Et tels les marchands qui résident dans le feu de la brûlante convoitise dont ils ont tant de désir ; et les travailleurs du commun ne doivent pas être laissés de côté, car ils aiment cet art noble autant que les seigneurs, tels les forgerons qui sont le moins à blâmer parce que les signes de leur métier les conduisent à croire. Mais il est étrange que les tisserands s'occupent de telles œuvres, tout comme les maîtres maçons, les tanneurs et les pauvres clercs de paroisse ; les brodeurs et les artisans des vitraux ne cesseront pas non plus... »³⁵

Dès les premières lignes, Norton annonce qu'il s'adresse autant à des laïcs qu'à des clercs, et peut-être même davantage aux premiers qu'aux seconds. Mais cela s'accompagne de sa part d'une réflexion critique : il déplore le fait que l'intérêt de la majorité des gens pour l'alchimie soit guidé par leur cupidité. Par la suite, il insiste sur un certain nombre de critères nécessaires pour s'adonner véritablement à l'alchimie : il est indispensable de posséder la grâce et, de manière plus pragmatique, de disposer de suffisamment de loisirs et d'argent. Tout au long de leurs traités, Norton comme Ripley se montrent en fait très soucieux de se distinguer des faussaires cupides – l'accusation était par trop courante³⁶.

[p. 254] Quant à son panorama de la société – qui va de haut en bas et qui respecte plus ou moins la présentation habituelle des états du monde, voire des trois ordres (clercs, princes et

³³ Anne Middleton, *The audience and public of Piers Plowman*, dans *Middle English Alliterative Poetry and its Background*, David Lawton éd., Woodbridge, D. S. Brewer, 1982, p. 101-123, p. 101-102.

³⁴ *Ripley's Compound*, vers 84-86 : « Kepe thou them secreate and for me pray,/ Looke that thou use them to Gods pleasure,/ Doo good with them what ever thou may... »

³⁵ *Norton's Ordinal*, vers 1-3 et 17-35 : « To the honour of god oon in persones three/ This boke is made that lay-men shuld it se,/ And clerkis also aftir my decese (...). Of euery state which is within mankynde/ If ye make serche moche peple ye may fynde/ which to alchymy theire corage doth adresse/ Only for appetite of lucour and richesse;/ As popis with with cardynales of dignitee,/ Archbissoppis & bissoppis of hie degree,/ With abbottis & priours of religion,/ With freris, heremites & prestis many on,/ And kingis, with princis, lordis grete of blode,/ For euery estate desirith after goode;/ And merchantis also which dwelle in fyre/ Of brennyng couetise haue therto desire;/ And comon workmen wil not be owt lafte,/ For as wel as lordis thei loue this noble craft,/ As goldsmythis whom we shuld leest repreve,/ For sightis in theire craft movith hem to bileve./ But wondir is that wevers dele with suche werkis,/ Fremasons & tanners with pore parish clerkis;/ Staynours & glasiers wil not therof cese... »

³⁶ Jonathan Hugues, *Arthurian myths and Alchemy*, *op. cit.*, p. 105 sq.

nobles, gens du commun) –, il constitue d’abord le reflet d’une société urbaine. Norton, en effet, possède manifestement une bonne connaissance des métiers les plus concernés par l’alchimie : ceux qui travaillent le métal bien sûr (son indulgence envers les forgerons est d’ailleurs notable) mais aussi, plus généralement, tous ceux qui emploient des produits chimiques dans leur activité (tisserands, brodeurs, spécialistes des vitraux...). De fait, si l’alchimie porte d’abord sur le travail du métal, son attachement aux éléments et à leur classification, ainsi que la production de recettes diverses, concernant par exemple les pigments³⁷, touche un public plus large : l’alchimie est parfois considérée comme l’ancêtre de la chimie. Norton semble d’ailleurs réprover ces usages : il feint de s’étonner de l’intérêt de ces dernières catégories et condamne les recueils de recettes alchimiques. Néanmoins, il fait preuve d’une vision aigüe de la société urbaine anglaise et apparaît en la matière bien plus réaliste que Ripley.

Il est cependant probable que l’audience réelle du texte de Norton soit semblable à celle de l’œuvre de Ripley – un manuscrit, l’Oxford, Bodleian Library, E Museo 63, part 1, daté du deuxième quart du XVI^e siècle, comprend d’ailleurs les deux textes. À l’exception du manuscrit londonien de la British Library, l’Additional 10302, qui est peut-être un manuscrit de présentation de l’*Ordinal*, les manuscrits contenant ce texte sont de facture plutôt modeste, généralement en papier³⁸. Ils ont donc davantage été conçus pour être lus que pour être admirés. Ainsi l’audience se compose-t-elle probablement de clercs aussi bien que de laïcs lettrés issus de la *gentry* ou de la société urbaine – mais il est difficile d’être plus précis.

Le rapport de nos auteurs à leur public suggère une conception du secret plus stricte chez Ripley que chez Norton. Pourtant, les rapports de ce dernier au secret alchimique ne sont pas exempts d’une certaine tension ; cela nous conduit à la question de l’accès à la connaissance alchimique.

[p. 255] *Entre secret et révélation, la connaissance alchimique*

La tension entre la révélation et le secret constitue un aspect majeur de la relation à la connaissance alchimique, mais elle se manifeste différemment dans les deux textes. Ripley n’en paraît pas embarrassé outre mesure, car il contourne le problème : il ne s’adresse directement qu’au roi, on l’a vu, et lui demande expressément de ne pas révéler les secrets de la transformation alchimique. Cette mise en garde lui permet de dresser sans trop de contradictions le portrait des différentes opérations alchimiques – sans toutefois dévoiler l’essentiel par écrit. Mais elle contribue également à l’affirmation de son statut d’auteur, voire d’autorité. Ainsi Ripley

³⁷ Sur ce point, voir A. Wallert, *Alchemy and Medieval Art Technology*, dans *Alchemy revisited*, Éd. Z. R. W. M. Von Martels, Leiden, E. J. Brill, 1990, p. 154-176.

³⁸ Les manuscrits sont décrits par l’éditeur de l’*Ordinal*, p. IX-XXI.

connaît-il ce que les autres ne savent pas et la manière dont il s'adresse à Édouard IV indique qu'il s'autorise à divulguer ce qui doit rester secret : « Confiant que tu en feras bon usage, je te dévoilerai nos secrets. »³⁹ C'est donc en toute autorité que Ripley décide d'accorder sa confiance au roi. En ce sens, comme l'a noté son éditeur, il se placerait même au-dessus du roi⁴⁰. Sans aller aussi loin, on a bien affaire à un auteur clérical, persuadé tout autant de sa supériorité intellectuelle que de sa légitimité à transmettre des enseignements tenus pour secrets.

En revanche, la nature même du projet de Norton – éclairer les laïcs en leur proposant une véritable synthèse de la science alchimique – avive les tensions entre secret et révélation de deux manières. D'une part, Norton insiste sur le fait qu'il veut d'abord préserver des charlatans les personnes intéressées par l'alchimie et faire état de la vérité de cet art :

« Ainsi ma miséricorde m'oblige-t-elle à montrer la vérité en quelques mots simples, afin que vous puissiez fuir les fausses doctrines, si vous portez quelque crédit à ce livre et à moi-même. Évitez les livres de recettes, car ces dernières sont pleines de tromperies. Ne vous y fiez pas et apprenez bien cette sentence : rien ne survient si ce n'est par sa propre cause ; ainsi la pratique faillit-elle largement si la connaissance de la cause n'est pas dans les esprits. Et rappelez-vous toujours sagement ceci : n'œuvrez à rien si vous ne connaissez pas le pourquoi et le comment. »⁴¹

[p. 256] Norton semble donc avant tout mû par le désir de défendre l'alchimie dans sa pureté et de faire connaître clairement la vérité afin de contrer les nombreux charlatans qui hantent cette science. Ce thème de la vérité opposé à la tromperie apparaît d'autant plus important que Norton est bien conscient du fait que la dimension secrète de l'alchimie facilite l'éclosion des impostures. Il insiste d'ailleurs sur le fait que ses lecteurs, s'ils veulent s'adonner à l'alchimie, doivent se garder de toute duplicité et posséder la grâce. Et il ne se prive pas de critiquer l'avidité de la plupart de ceux, y compris parmi les plus riches, qui s'intéressent à l'alchimie⁴². Ces réflexions s'inscrivent, au moins en partie, dans la logique royale du contrôle de l'activité alchimique ; rappelons que Norton est membre de la *household* d'Édouard IV.

Norton reconnaît cependant que son projet est semé d'embûches, car l'alchimie est une science complexe et les autorités elles-mêmes cultivent le goût du secret :

« Hermès, Al-Razi, Géber et Avicenne, Merlin, Ortolanus, Démocrite et Morienus, Bacon et Raymond, et beaucoup d'autres auteurs, ont écrit dans le secret, tout comme Aristote. Et les phrases obscures qu'ils ont écrites avec leurs plumes ont embarrassé de nombreux hommes. Ils ont caché leur art aux laïcs, aux clercs et à tous, afin que personne ne puisse le découvrir grâce à leurs livres... »⁴³

³⁹ *Ripley's Compound*, vers 82-84 : « And trusting thou wilt thee well dispose,/ Our secrets to thee I will disclose. »

⁴⁰ *Ibid.*, p. XLVI.

⁴¹ *Norton's Ordinal*, vers 95-107 : « Wherefore my pitee doith me constrayne/ To shew the truth in few wordis & playne,/ So that ye may fro fals doctryne flee,/ If ye geve credence to this boke & to me./ Avoide youre bokis writen of receytis,/ For al such receptis be ful of deceytis;/ Truste not such receptis, & lern wel this clause:/ No thing is wroght but bi his propre cause;/ wherefore practice fallith ferre behynde/ where knowlich of the cause is not in mynd,/ wherefore remembre euyrmore wisely,/ To werch nothing but ye know how & whi. »

⁴² Voir les vers 17 et suivants, cités à la note 35.

⁴³ *Norton's Ordinal*, vers 67-75 : « Hermes, Rasis, Gebere, and Auycenn,/ Merlyn, Ortolane, democrite & morien,/ Bacon, & Raymonde, with many auctours mo/ write vndir covert, & Aristotille alle-so;/ For whate herof thei wrote with their penne,/ Their cloudy causis dullid many men./ Fro lay-men fro clerkis & so fro euery man,/ Thei hidde

De ce fait, Norton ne semble pas toujours très à l'aise vis-à-vis de ces autorités et de leur statut. S'il s'appuie constamment dessus, il reconnaît dans le même temps qu'elles ne sont pas toujours d'une grande clarté et qu'elles ont besoin d'être explicitées – c'est en fait tout l'objet de son livre. L'ambivalence est donc profonde. Si elle relève de la nature occulte de l'alchimie, elle constitue également pour Norton une très bonne justification : la nécessité de clarifier les autorités lui permet de s'imposer à la fois comme compilateur et comme auteur.

Le mot compilateur est ici à prendre dans son sens le plus fort : l'*Ordinal* apparaît pour Norton comme l'expression d'une volonté d'ordonner les différentes autorités et de produire ainsi un véritable manuel – impression encore renforcée par le titre de son ouvrage, qu'il explicite très clairement :

« Il [le lecteur] ne peut pas étudier de bien des manières, mais doit seulement suivre l'ordre de ce livre, nommé l'ordinaire de l'alchimie, le *credo*, [p. 257] le standard perpétuel ; car de même que l'ordinaire fixe pour les prêtres le service journalier et la manière dont il doit se dérouler, de même les réalisations de tout ce qui se trouve dans les livres d'alchimie en désordre sont ici fixées avec ordre. Ainsi ce livre est-il pour un sage alchimiste un livre d'un prix incomparable, dont la vérité ne sera jamais abusée [...]. Et que personne, pour le meilleur et pour le pire, ne change ce que j'ai écrit, sous peine de malédiction divine. Car même si une phrase semble de prime abord incompréhensible, certains hommes sages pourront y trouver des connaissances secrètes et rares. Et en changer une seule syllabe pourrait rendre ce livre sans profit. Et ne mettez pas votre confiance dans une ou deux lectures – il doit être vu vingt fois car il contient de nombreuses phrases importantes, bien qu'il manque des formes de l'éloquence. »⁴⁴

Les affirmations de Norton renvoient à l'idée que les compilations sont bien plus que de simples « copier-coller » et impliquent la réalisation d'une véritable synthèse ordonnée⁴⁵. Mais Norton apparaît également, dans cet extrait, comme un auteur voulant contrôler la réception de son texte. Il insiste en effet à plusieurs reprises sur la nécessité d'en conserver l'intégrité : non seulement il ne faut pas l'altérer, mais il est en outre indispensable de le lire dans l'ordre et de préférence plusieurs fois. Il reconnaît pourtant que, malgré sa volonté de clarification, ses phrases sont parfois obscures et que le lecteur doit faire un effort en matière d'interprétation. Il est certes possible de voir dans cette affirmation une expression du *topos* d'humilité en matière

this arte that no man fynde it can/ Bi theire bokis... »

⁴⁴ *Norton's Ordinal*, vers 126-136 et 169-178 : « In many wayis he may not loke,/ But only pursue the ordire of this boke,/ Namyd of Alchymye the ordinale,/ The crede michi, the stan- darde perpetuall;/ For like as the Ordinale to prestis settith owte/ The seruce of the dayes as thei go abowte,/ So of al the bokis vnorderide in Alchymye/ Theffectis be here set owte ordirlye./ Therefore this boke to an Alchymystre wise/ Is a boke of incomperable price,/ whose trowth shal nevir be defilede, (...)/ And that no man for better ne for wors/ Change my wrytyng, for drede of goddis curs;/ For where quyck sentence shal seme no to be,/ There may wise men fynd selcouthe priuyte;/ And changing of som oone sillable/ May make this boke vnprofitable./ Therefore trust not to oon reding or tweyne,/ But xx. tymes it wolde be ouer-sayne;/ For it conteynyth ful ponde- rose sentence,/ Al be it that it fawte forme of eloquence. »

⁴⁵ Sur ce point, voir notamment, Robert Luff, Du compilateur anonyme à l'auteur autonome : figure de l'écrivain encyclopédique au Moyen Âge européen, dans *L'Effet auteur au Moyen Âge*, Danielle Buschinger (éd.), Amiens, Presses du Centre d'études médiévales de l'Université de Picardie, 2003, p. 55-67.

d'éloquence⁴⁶, mais cela renvoie aussi aux problèmes de la nature occulte de l'alchimie et de la difficulté de son apprentissage.

Thomas Norton se livre donc bien à une tentative de maîtrise de la réception et de la lecture de son texte, et il faut souligner que ce type de tentative apparaît rarement de manière aussi nette dans les autres prologues de textes anglais, à l'exception, peut-être, de certains traités [p. 258] mystiques de la fin du XIV^e siècle, comme *The Cloud of Unknowing*⁴⁷ et de textes dévotionnels du début du XV^e, comme le *Mirroure of the Blessed Lyf* de Nicholas Love, conçu comme une réponse à l'hérésie lollarde⁴⁸. On est donc en présence d'un auteur laïc, conscient de sa mission d'ouvrir à la connaissance ses semblables, ce qui s'accompagne parfois d'une présomption certaine – n'affirme-t-il pas que son livre est « d'un prix incomparable » ?

Malgré ce péché d'orgueil, Norton fait preuve d'une ouverture d'esprit remarquable en ce qui concerne la question de la diffusion de la connaissance. Il réaffirme à plusieurs reprises sa nécessité, même si les tensions entre secret et révélation réapparaissent fréquemment tout au long du texte : c'est le cas par exemple lorsqu'il explique que le secret alchimique ne doit se transmettre qu'oralement de maître à disciple (vers 849-852). Plus généralement, selon Cynthia Masson, il met en scène ces tiraillements par le biais de remarques sur les difficultés d'écriture auxquelles il est confronté, à la fois parce que le processus alchimique est complexe et occulte et parce que, malgré sa volonté de clarification, les risques d'une fausse interprétation subsistent – ainsi les lecteurs sont-ils investis d'une lourde responsabilité. Mais cette ouverture d'esprit se manifeste aussi lorsqu'il insiste sur la nécessité pour ses lecteurs de lire : « Mais la meilleure chose que vous pouvez faire est de lire de nombreux livres... »⁴⁹

Norton considère donc que l'accès à la connaissance, même si cette dernière est complexe, est important pour les laïcs, et il le résume d'ailleurs fort bien dans l'épilogue :

« Et ne soyez pas surpris, seigneurs ou amis, que cette si noble science, comme les hommes appellent cet art, soit ici exposée dans un anglais insipide et rude. S'il en est ainsi, c'est pour pouvoir l'enseigner à une multitude de simples gens qui ont affaire avec ces œuvres, dix mille laïcs contre deux clercs capables. Sinon, de grandes richesses seraient perdues en ce pays, comme les gens sages peuvent le comprendre, et de nombreux hommes de tous états seraient entraînés dans une grande pauvreté. »⁵⁰

[p. 259] Chez le laïc Norton, le monopole du clerc sur l'accès à la connaissance est donc

⁴⁶ Sur cette question, voir l'article de Cynthia Masson, *Intention to Write, Intention to Teach : Vernacular Poetry and Pedagogy in Thomas Norton's Ordinal, Florilegium*, 17, 2000, p. 45-58.

⁴⁷ *The Cloud of Unknowing*, Patrick J. Gallacher éd., Kalamazoo, Medieval Institute Publications, 1997 (en ligne sur le site teaMs : <http://www.lib.rochester.edu/camelot/teams/clunintr.htm>).

⁴⁸ *Nicholas Love's Mirroure of the Blessed Lyf of Jesus Crist oure Lord*, Michael Sargent (éd.), New York, Garland, 1992.

⁴⁹ *Norton's Ordinal*, vers 179-180 : « But the best thing that ye do shalle/ Is to rede many bokis... »

⁵⁰ *Norton's Ordinal*, vers 3087-3096 : « And Mervaille not lordis, ne ye frendis all,/ Whi so noble science as all men this arte call/ Is here sett owte in englishe blonte & rude,/ For this is so made to teche a mutltitude/ Of rude peple which delyn with these werkis,/ Ten thowsande lay men ageyn two able clerkis;/ Wherby yerly grete riches in this londe/ Is lewdly lost, as wise men vndirstonde;/ And many men of every degree/ Yerly be brogth in grete pouerte. »

nettement remis en cause, alors que la position de Ripley est, on l'a vu, plus ambiguë et plus conforme à l'habitus clérical : tout en laissant circuler son texte au sein d'une audience élargie, il ne s'adresse ostensiblement qu'au roi, seul laïc susceptible de bénéficier de ses révélations.

Le prince alchimiste

Pour ces deux auteurs, toutefois, les enjeux politiques de cet accès à la connaissance sont cruciaux, et d'abord en ce qui concerne le bon gouvernement. En ce sens, ces traités alchimiques rejoignent la littérature de conseil, florissante à la fin du Moyen Âge⁵¹, et s'inscrivent pour partie dans la littérature politique. Cette tendance n'apparaît pas très clairement dans le prologue anglais de Norton. L'idée est en revanche affirmée dans la préface en latin du texte, et on la retrouve à plusieurs reprises dans le corps de l'ouvrage, essentiellement sous une forme prophétique. De fait, les liens entre prophétie et alchimie sont relativement fréquents pendant les périodes troublées, comme celle de la guerre des Roses, où tous les moyens – notamment symboliques – sont mobilisés pour légitimer une dynastie à peine installée sur le trône⁵². Au début du chapitre V, par exemple, Norton annonce qu'un alchimiste fera beaucoup de bien à l'Angleterre et qu'un roi reconnaîtra cette aide précieuse et fera tout pour faire prospérer l'alchimie, mais sous certaines conditions : « La grâce descendra sur ce roi quand il réformera les anciennes manières ; il accomplira pleinement des recherches secrètes dans cette science. »⁵³ Autrement dit, le roi lui-même devra se faire alchimiste. Mais il apparaît aussi comme l'objet même de la transformation alchimique dans la mesure où il ne peut recevoir la grâce divine qu'en s'immergeant, dans tous les sens du terme, dans cette science. On se trouve bien, me semble-t-il, [p. 260] devant les prémisses d'une transformation spirituelle de l'alchimiste qui ne se généralisera qu'au siècle suivant, mais appliquée d'abord au prince.

Cependant, cette dimension de « littérature de conseil » apparaît de manière plus importante chez Ripley, même si les consonances en sont plus spirituelles. L'auteur consacre en effet une grande partie de son prologue à cette question, en insistant d'abord sur le fait que le roi doit fuir le péché et rechercher les vertus :

« Enfant de cette discipline incliné à m'écouter, prête attention à mon exposé avec toute ta diligence. Tu dois garder à l'esprit ces mots de sagesse des anciens pères, qui sont vrais dans leur signification : vis dans ton âme avec pureté, n'offense pas Dieu, ne te mets pas en avant mais reste humble, ou Dieu

⁵¹ Voir notamment *Le Prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières*, Frédérique Lachaud et Lydwine Scordia eds., Mont-Saint-Aignan, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2007.

⁵² Rappelons en effet qu'Édouard IV d'York a usurpé le trône d'Henri VI de Lancastre en 1461, après plus de dix ans de guerre civile, larvée ou non. Sur les liens entre alchimie et prophétie, voir Jonathan Hughes, *Arthurian Myths and Alchemy, op. cit., passim*.

⁵³ *Norton's Ordinal*, vers 1427-1430 : « Grace on that king shalle descende/ When he olde manners shalle amende;/ He shall make ful secrete serche/ For this science... » Voir aussi les vers 1383 et suivants. Sur l'importance des prophéties politiques en Angleterre, voir Lesley A. Coote, *Prophecy and Public Affairs in Later Medieval England*, York, York Medieval Press, 2000.

ne pourra cultiver la sagesse en toi.

[...] Fais en sorte que la sagesse soit ta mère. Appelle Prudence pour qu'elle soit ton amie. Elles te guideront sur les voies de la vérité avec amour et honnêteté, où que tu ailles. Sois vertueux, courtois et noble. Prie Dieu afin que tu puisses trouver Sagesse et Prudence en paroles et en esprit. »⁵⁴

Les vertus prêchées par Ripley, la prudence et la sagesse, sont considérées comme essentielles dans les miroirs au prince et ces strophes sont représentatives du reste du prologue. Ripley prodigue ses conseils en les agrémentant d'exemples empruntés avant tout à l'Ancien Testament et termine en rappelant que pour être un sage, le roi doit également étudier l'alchimie et en faire bon usage. Il insiste donc avec force sur le fait que l'alchimie est une science qui peut aider le prince à accomplir sa mission et que son apprentissage participe de l'éducation princière visant au bon gouvernement, et plus généralement au *regimen*, c'est-à-dire à la conception médiévale selon laquelle un prince doit savoir se gouverner soi-même pour gouverner les autres⁵⁵. Ces conceptions apparaissent d'autant plus chères à Ripley si l'on met en regard le prologue du *Compound* et l'*Épître à Édouard IV*, probablement contemporaine du *Compound* et peut-être même composée pour accompagner la présentation du traité au roi⁵⁶. Cette épître rappelle les grands principes exposés dans le [p. 261] traité ; mais le clerc alchimiste y ajoute des conseils supplémentaires sur la manière dont le roi doit conduire son gouvernement – en les présentant, de façon traditionnelle, comme découlant des qualités royales ; ainsi emploie-t-il un subterfuge courant dans les miroirs. Ripley insiste particulièrement sur la question de la vengeance et de la justice. Si la lettre est bien contemporaine du traité, cela s'explique aisément : en 1471, Édouard IV vient alors juste de retrouver son trône, qu'il avait perdu en 1470, suite aux manœuvres conjointes de son ancien allié, Richard Neville, comte de Warwick, de son frère le duc de Clarence et des Lancastre. Il peut donc avoir quelques motifs de chercher vengeance. Mais cette épître ne reflète pas que des préoccupations conjoncturelles. Car l'auteur donne également au roi des conseils sur son régime de vie et sur son hygiène : il doit ne pas trop manger ni trop boire, faire attention à sa transpiration..., ce qui apparaît d'autant plus utile qu'Édouard IV est réputé pour ses excès⁵⁷. Si ces admonestations renvoient peut-être au fait que Ripley appartient

⁵⁴ *Ripley's Compound*, vers 1-7 et 15-21 : « Childe of this discipline incline to me thine eare/ And harken to my doctrine with al thy diligence/ These words of wisdom in minde doe thou beare,/ Which of olde fathers be true in sentence:/ Live cleane in soule, to God doe no offence./ Exalt thee not but rather keepe thee lowe,/ Else will thy God in thee no wisdom sowe. [...] Make wisdom therefore thy mother to be,/ And call on Prudence to be thy friend,/ By pathes of truth they will guide thee,/ With love and honesty wheresoever thou wend:/ Both vertuous to be, curteous and hend./ Pray God therefore that thou maist finde,/ Wisdom and Prudence with mouth and minde. »

⁵⁵ Sur le *regimen*, voir Michel Senellart, *Les Arts de gouverner. Du regimen médiéval au concept de gouvernement*, Paris, Seuil, 1995.

⁵⁶ L'épître est éditée à la suite du *Compound* par Stanton Linden, p. 89-96.

⁵⁷ Cette réputation apparaît dans de nombreuses chroniques et sources contemporaines. Un des plus critiques envers Édouard, Philippe de Commines, porte ce jugement tranchant : « Il ne pensait qu'à une chose, aux femmes, beaucoup plus que de raison, à la chasse et à prendre soin de sa personne. » (*Mémoires*, Joël Blanchard trad., Paris, Pocket, 2004, p. 214)

alors à l'entourage proche du roi, elles confirment aussi les liens étroits qui existent entre alchimie et médecine. Elles renvoient surtout à une conception essentielle, celle de l'intrication entre *regimen* physique et *regimen* intellectuel. Le prince se doit de ménager sa santé physique autant qu'intellectuelle. Il ne s'agit pas pour Édouard, comme pour d'autres de ses contemporains, tels Louis XI ou Charles le Téméraire, d'éviter de succomber à la mélancolie, maladie particulièrement grave dans le cas du prince, car elle peut conduire à la déviation tyrannique⁵⁸. Mais il est notable que cette attention au corps du prince, que l'on envisage le plus souvent au XV^e siècle dans le cadre de l'éducation humaniste, se retrouve là dans un cadre bien différent. La dimension de « miroir au prince » est donc bien présente dans l'œuvre de Ripley, et ce, dans toutes ses composantes. Mais elle est actualisée par la prégnance de l'intrication entre alchimie et médecine, entre transformation de l'âme et transformation du corps princier.

Ces deux textes apportent une riche matière à la réflexion sur la culture écrite médiévale, sur les questions de sa transmission et de ses rapports avec le politique. Ils conduisent à souligner trois points importants : en premier lieu, la complexité des facteurs présidant au [p. 262] choix de la forme poétique indique que les frontières actuellement établies entre textes littéraires au sens strict et traités scientifiques ne sont pas toujours opérationnelles en ce qui concerne certaines œuvres des derniers siècles du Moyen Âge. À ce titre, ces textes contribuent à renouveler la réflexion sur la typologie des genres médiévaux, trop conçue, parfois, selon des critères actuels, en particulier pour ce qui concerne la littérature⁵⁹. En second lieu, l'anglais apparaît bien comme une langue de transmission du savoir au XV^e siècle. Ces traités alchimiques en vers participent pleinement à la constitution d'une culture laïque possédant une forte identité anglaise, de même que les textes publiés par William Caxton, le premier imprimeur anglais, actif à partir de 1473⁶⁰, et les œuvres de bien d'autres contemporains. En même temps, ils invitent à prendre en compte la multiplicité et la complexité des conceptions possibles du rapport à la connaissance des contemporains – quand bien même il s'agit d'un type de connaissance bien défini et très spécifique, en l'occurrence le savoir alchimique. Thomas Norton et Georges Ripley s'opposent en effet – au moins en partie – sur la question du degré de la connaissance à diffuser et sur les destinataires de cette connaissance : Norton est définitivement plus ouvert que Ripley, bien que la position de ce dernier relève probablement davantage d'une posture visant à affirmer les frontières entre clercs et laïcs. Enfin, les enjeux politiques sont importants, même s'ils sont

⁵⁸ Sur ce point, voir notamment Joël Blanchard, *Le corps du roi : Mélancolie et « récréation »*. Implications médicales et culturelles du loisir des princes à la fin du Moyen Âge, dans *Représentation, pouvoir et royauté à la fin du Moyen Âge*, Joël Blanchard éd., Paris, 1995, p. 199-211.

⁵⁹ Voir Aude Mairey, *Une littérature entre rêve et réalité*, op. cit., p. 11-14.

⁶⁰ Voir Aude Mairey, William Caxton : auteur, éditeur, imprimeur, *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, XIX, 2010, p. 123-142.

exprimés plus explicitement chez Ripley que chez Norton qui tous deux, cependant, cherchent à influencer sur la transformation du prince, qui doit s'en constituer l'acteur autant que l'objet. Ils ne constituent pas le moindre des aspects de cette culture laïque en formation : la connaissance est nécessaire au salut céleste de l'homme tout autant qu'à la paix terrestre de la société.